

Tout vient d'un changement de tonalité lors d'une Fête des Libertés, un 13 juillet, à Bordeaux-Bacalan. Alors que nous chantions avec quelques ormistes *Ma France* de Jean Ferrat, une voix derrière nous a respecté à la lettre (à la note ?) la partition originale alors que nous suivions le cours habituel de notre interprétation. Déstabilisant mais tout à fait justifié ! Ne cherchez pas ! Le puriste en question, Daniel Pantchenko lui-même, grand connaisseur du répertoire de Ferrat... entre autres. Bien avant cet épisode musical, j'avais lu la biographie qu'il lui a consacrée. Et donc, j'ai voulu en savoir un peu plus..

## DANIEL PANTCHENKO, LA CHANSON ET L'ÉCRITURE

Propos recueillis par  
Jean-Jacques CRESPO

Pantchenko, c'est un patronyme qui me renvoie à mes années de jeune communiste. Je suis un peu nostalgique de ces années-là. Et toi ?

**DANIEL PANTCHENKO.** J'ai été militant de la Jeunesse communiste dans la deuxième partie des années 1960. J'habitais à Bacalan, cité Labarde, tout près de la cité Claveau, et j'en garde évidemment de bons souvenirs de moments, de rencontres surtout. Pas vraiment de nostalgie. Mais quand je suis revenu à Bordeaux en juin 2016, après quarante-cinq ans de vie parisienne, par un étrange hasard, l'appartement que nous avons choisi avec mon épouse m'a replongé un peu dans cette époque. Non seulement il est situé à Bacalan (plus près des Bassins à flot), mais il est voisin de celui qu'habitait jadis un de mes camarades de la JC, Michel Naudy, journaliste que j'ai ensuite croisé à *L'Huma*, une forte personnalité trop tôt disparue. À l'anniversaire de sa mère, peu après notre arrivée dans le quartier, je lui ai donné un cahier d'écolier de Michel dans lequel figure notamment le texte d'une chanson de son cru, dont mon frère Serge avait composé la musique : Aux quatre coins des poings levés. Signifiant, non ?

**Comment en es-tu venu à t'intéresser à la chanson française ?**

Ça remonte à l'enfance. Ma mère aimait beaucoup la chanson populaire, Édith Piaf, Yves Montand, et bien que j'aie très peu de souvenirs de cette époque – nous habitons Arcachon –, il paraît qu'à cinq ans je chantais *Le Petit Cordonnier* de Francis Lemarque à la maison et que les voisins me donnaient des oranges. Au début des années 1960, à quatorze ou quinze ans, j'ai adoré Aznavour avec des titres comme *Les Deux Guitares*, *Il faut savoir*, *Hier encore...*, et très vite il y a eu Ferrat avec *Deux enfants au soleil*, *Nuit et brouillard*, *C'est beau la vie*. Mais j'ai découvert également beaucoup d'artistes moins connus. Après, Serge et moi, on a commencé à écrire des chansons et je me suis mis à grattouiller la guitare pour m'accompagner.

À l'automne 1971, après un bac philo et le service militaire, je suis « monté à Paris » où j'ai fait de la chanson pendant quinze ans.

**La variété est souvent décriée comme mode mineur. Qu'en penses-tu ?**

Je n'ai jamais été touché par la chanson anglo-saxonne, Beatles compris. Sans être un amateur de poésie pure, j'ai besoin de comprendre ce qui m'est chanté, même si j'accorde une grande importance à la musique, à la mélodie. Pour en venir à ta question, deux remarques : le terme « variété » était jadis au pluriel et, outre la chanson, il englobait d'autres genres musicaux, des sketches, des imitations, etc. Par ailleurs, très souvent, dès qu'un chanteur écrit des textes soignés, on le qualifie de « poète ». Pour moi, chanson et poésie constituent deux choses très différentes et je préfère parler, le cas échéant, de chanson à caractère poétique.

Dans une chanson, la musique, la mélodie, le rythme, l'arrangement, la voix de



Au salon du Livre à Paris en 2011.  
Photo Claudie Pantchenko.

l'interprète et son jeu sont essentiels et génèrent une création particulière. Le terme « mineur » me semble d'autant plus méprisant qu'il vise un art populaire, un extraordinaire marqueur de l'Histoire comme de nos histoires individuelles. J'aime bien cette formule de Jean Vasca, auteur-compositeur-interprète trop méconnu (décédé en 2016) : « Puisque la chanson est un art mineur, allons au charbon, camarades ! »

**Sur quels critères t'engages-tu pour telle ou telle biographie ?**

Quasi sur un seul : l'œuvre. J'ai publié une première biographie en 2006, presque un peu par hasard, *Charles Aznavour ou le destin apprivoisé*. J'étais alors journaliste à la revue trimestrielle *Chorus, les cahiers de la chanson* et l'un d'entre nous, Marc Robine – à la fois journaliste et chanteur – est mort prématurément alors qu'il avait amorcé l'écriture de ce livre. Nous en avons parlé ensemble et j'ai eu envie de poursuivre son travail.

### NI UNA MENOS. PAS UNA DE MOINS. Hommage aux femmes en lutte

L'association Pucéart (Pour un commerce éthique de l'art) a proposé aux Instituts Cervantès de Bordeaux et de Toulouse, entre janvier et avril 2020, une exposition de l'artiste mexicaine Georgina CALZADA, *Des fleurs qui refusent de se taire*.

« Pour moi, explique-t-elle, la fleur est le symbole féminin par excellence. Elle est vibrante, diverse, mouvante. Elle est cette force subtile et puissante de la femme. Préoccupée par la situation de violence contre les femmes au Mexique, j'ai voulu parler des femmes qui ont osé lever la voix envers et contre tout, sans oublier celles qui sont restées en chemin, toutes ces femmes assassinées seulement parce qu'elles étaient des femmes.

« Nous sommes, d'une part, horrifiées de voir augmenter les féminicides, les mauvais traitements, la discrimination et le machisme. Et, d'autre part pourtant, nous sommes souvent incapables de reconnaître notre valeur alors que des générations de femmes ont réussi à développer leurs talents. Les photos de *Yo soy Mexico*, tirées sur papier coton, montrent ces femmes artisanes, astronautes, artistes, footballeuses, scientifiques, danseuses... La série *Genesis* s'interroge sur les ancêtres et les origines. La série *Origine* parle de la femme qui donne la vie. La série *Diversité*, très colorée, joyeuse et diverse, parle des femmes mexicaines. La série *Campo algodnero* (Champs de coton) évoque la tragédie des femmes assassinées à Ciudad Juarez. « Ce projet est un pari pour apprendre à valoriser ce que sont et font les femmes, pour dire aux petites filles qu'il faut se battre pour réaliser nos rêves. »

> <https://gcalzada.com.mx/2020/>  
> <http://puceart.free.fr>

Georgina Calzada, fil rouge de ce numéro

Comme la revue *Chorus* avait un partenariat avec les éditions Fayard, j'ai pu ensuite me consacrer à « mon » chanteur, Jean Ferrat. L'ouvrage est paru en septembre 2010, six mois après son décès et, à ma grande surprise, il s'est vendu à 15 000 exemplaires la première semaine. Un « succès de librairie » qui m'a permis d'imposer le suivant sur Anne Sylvestre en 2012, ce qui n'était pas acquis au départ, puis en 2014 sur Serge Reggiani. En 2016, j'ai abordé de manière indirecte l'œuvre de Léo Ferré – au Cherche midi, cette fois –, parce que je l'avais pas mal croisé entre 1986 et 1992, époque où il soutenait le TLP Dejazet, Théâtre libertaire de Paris, dirigé par ses amis anarchistes. Bien sûr, chaque fois, j'évoque la vie privée de l'artiste, mais à minima.

### Quelles ou quels artistes places-tu en haut de l'affiche ? Et celles ou ceux qui devraient s'installer durablement dans la chanson française ?

Je ne réponds jamais vraiment à ce genre de question. Pour moi, il s'agit de choix trop subjectifs. Pigiste à *L'Huma*, *L'Huma-Dimanche* (et un peu à l'hebdomadaire *Révolution*) entre 1977 et 1992, puis à *Chorus* de 1992 à 2009, je me suis attaché à conjuguer travail sur des artistes connus et découvertes, en allant au spectacle cinq à sept fois par semaine, dans des petits lieux comme dans des festivals. C'était un plaisir, une chance, et j'essaie surtout d'essayer de faire comprendre que j'ai rencontré des créatrices et des créateurs très différents.

Bien sûr, en tant qu'amateur de chansons françaises et francophones, j'ai été très sensible aux grands classiques, Brassens surtout, puis Ferrat, par son écriture et ses mélodies, mais aussi sa voix et son implication citoyenne. Idem pour Anne Sylvestre, que j'ai beaucoup croisée, et j'ai eu le bon-

heur, l'an dernier, de pouvoir aider une école de mon quartier à porter son nom. Au fil des années, j'ai eu la chance de découvrir des artistes à leurs débuts, plus ou moins connus aujourd'hui, comme Jeanne Cherhal, Clarika, Bénabar, Aldebert..., sans oublier Allain Leprest, trop tôt disparu lui aussi.

### Ce n'est pas nouveau : nos oreilles sont saturées de chansons en langue anglaise. Peut-on résister à cette emprise ?

Effectivement, il y a bien longtemps que l'édition nord-américaine domine le marché et nombre d'artistes de la génération actuelle se sentent obligés d'écrire et de chanter en anglais. Déjà dans les conversations, entre le « fun », le « dark », le « smile » et autres facilités-valises, la langue française en prend pour son grade et, à mon petit niveau, j'essaie de la défendre. En 2002, Jean Ferrat avait publié dans *Le Monde* un « Point de vue » intitulé « Qui veut tuer la chanson française ? » et il interrogeait le service public de radio-télé sur sa responsabilité face au raz-de-marée anglo-saxon.

Depuis, la situation ne s'est guère améliorée, mais nombre d'artistes arrivent à résister à leur manière, d'abord en restant eux-mêmes, en se regroupant et en privilégiant le spectacle vivant dans les petits lieux et les festivals régionaux. Deux publications principales soutiennent ce type de créations : le trimestriel *Hexagone* et le magazine bimestriel *FrancoFans*.

### À quels projets travailles-tu ?

En tant que retraité amateur, j'ai – disons – deux principaux projets sur le gaz. D'abord, il y a un ouvrage sur Charles Aznavour et ses chansons « faits de société » : la plus connue reste *Comme ils disent*, sur l'homosexualité, mais il y a notamment *Mourir d'aimer* (la pression sociale), *Emmenez-moi* (l'immigra-

tion), *La Terre meurt* (l'écologie) et beaucoup d'autres titres à découvrir, sur la guerre, le viol, l'alcoolisme, la drogue, l'idolâtrie... Le livre doit paraître à la mi-septembre aux éditions Le Bord de l'eau, à Lormont, dans une collection récente, Le Miroir aux chansons.

Ensuite, j'ai un projet qui me tient particulièrement à cœur, *Anagrammes chantantes*, un livre encore sur la chanson mais dans l'esprit d'*Anagrammes renversantes ou Le sens caché du monde*, de Étienne Klein et Jacques Perry-Salkow, publié par Flammarion, qui m'a emballé et m'a filé le virus des anagrammes. Par exemple : François Fillon = Filons, on a l'fric ; ou, à propos de ce Président qui nous fait tant souffrir : Emmanuel Macron = Maman, mon ulcère !

### As-tu d'autres passions que l'écriture ?

Pas vraiment. J'ai toujours lié la chanson et l'écriture. L'écriture de chansons et l'écriture sur la chanson. Dans le même temps, j'ai toujours aimé jouer avec les mots et j'utilise par exemple Facebook pour infuser une certaine réflexion à travers de très courts textes, comme : « Notre-Dame flambe, Hugo cartonne. Coronavirus : La Peste de Camus fait un tabac. » En cas de méga tourista, qu'est-ce qu'on lit ?

### Pourquoi revenir à Bacalan ?

Je ne l'ai pas vraiment choisi, c'est un hasard et il a bien fait les choses. Mon épouse est une pure parisienne, elle est née à Paris, elle y a toujours vécu et elle n'en pouvait plus. Nous aurions pu aller vers Toulouse où mon frère habite, mais elle a préféré Bordeaux et j'étais ravi. En 2016, nous avons donc visité une grosse vingtaine d'appartements et de maisons, de Mérignac à La Bastide, de Bègles à Bacalan et c'est là que nous avons trouvé notre bonheur, ni trop près ni trop loin du centre ville, dans un quartier populaire en pleine évolution...